

## Lettre à Jean-Pierre Knitel 77993 (décédé le 16/01/2012)

Il y avait tout juste deux heures que j'étais de retour d'Angers où j'avais assisté aux obsèques de Max Gombert, que ton fils Michel m'apprenait que, toi aussi, tu nous avais quittés. C'était le 16 janvier, le lendemain du décès de Max.

J'ai alors été pris d'une crise d'angoisse. Pourrais-je me rendre en Alsace pour te dire l'adieu que tu méritais ? J'ai gambé toute la nuit et à 6 heures du matin j'avais pris ma décision : Non, je ne viendrai pas, je ne pouvais pas venir.

Pardonne moi ami Jean-Pierre. La fatigue du voyage d'Angers, le stress subit, le fait que dès mon retour d'Alsace je devais repartir à Lyon accompagner Marie-Thé chez un spécialiste, et dans la foulée aussitôt après repartir pour Paris à la réunion annuelle de l'Amicale...et mes 86 ans, m'ont incité à ne pas entreprendre un tel voyage. Et pourtant j'aurais tellement aimé évoquer au pied de ton cercueil la mémoire de l'ami que tu étais.

Lorsque j'ai commandé la gerbe de fleurs au fleuriste de Bischoffsheim, ce dernier m'a dit bien te connaître. Souvent il bavardait avec toi, et que c'était la passion des armes qui vous avait rapprochés. Il savait que tu étais un ancien déporté, mais tu te montrais toujours très discret sur tes activités de résistant et sur ta déportation. Il aurait aimé en savoir un peu plus sur ces sujets. Qu'à cela ne tienne lui ai-je répondu, je vous adresse illico presto par mail tout un pan de sa vie de déporté. Et, effectivement, je lui ai adressé quelques articles que j'avais rédigés il y a fort longtemps qui traitaient de notre convoi (bien que tu aies emprunté celui au départ de Pantin le 15 août, mais les conditions n'étaient telles pas les mêmes ?), de notre arrivée à Buchenwald et à Stassfurt.

Il saura ainsi ce que tu as vécu, ce que tu as souffert dans les camps, et j'espère qu'il en parlera autour de lui, car toi, tu n'en parlais guère. Cependant, si ! Je me souviens que tu as consenti à lever un coin du voile dans notre livre « Un pas, encore un pas...pour survivre » en nous racontant quelques anecdotes, avec beaucoup d'humour parfois.

*N'écris-tu pas : « Je n'étais, au départ, pas d'accord pour faire un compte rendu sur ma déportation. Mais, une nuit où je ne dormais pas, il m'est venu une idée. Si au lieu de parler des horreurs que nous avons vécues, nous parlions des moments cocasses. Il n'y en a pas eu beaucoup ; mais ces rares moments m'ont mis du baume au cœur ».*

C'est ainsi que tu as évoqué, après les durs moments du voyage, la vie à Buchenwald et à Stassfurt, la faim et les coups, l'histoire de ce SS que nous appelions « le furieux » et qui te disait : « *Peter, du bist ein Mistschwein* » Pierre tu es un cochon. Et tu devais répondre : « *je suis un fumier de cochon* » et les baffes et les coups de crosses tombaient.

Pour te venger de ce SS qui t'obligeait à l'aider à enfiler sa capote, tu as eu l'idée de prendre de tes poux qui grouillaient sous tes bras et de les glisser dans le col de la capote de ton tourmenteur. Quelle ne fut pas ta joie, non exprimée bien sûr, lorsqu'un jour tu l'entendis pester contre les « abeilles qui l'avaient envahi ». Il appelait ainsi les poux. Et comme tous ces « braves gens » avaient la terreur du typhus...ta joie redoublait. Tu nous racontes aussi comment tu as réussi à terroriser un ingénieur civil allemand qui t'avait invectivé de la façon suivante courant mars 1945 :

« *D'où viens-tu pour parler allemand comme tu le fais ?*

*-Je suis né à Strasbourg.*

*-Ah, tu es un de ces voyous d'Alsaciens ?*

Et toi de lui rétorquer : « *Je crois que vous n'avez pas le droit d'adresser la parole à un déporté. Si je vous dénonce à mon chef de kommando (Le furieux) dans l'heure qui suit vous avez le même uniforme que moi.* »

L'autre a tourné les talons et tu ne l'as plus revu.

Ta plus grande joie enfin, pour clore ce petit chapitre, c'est lorsque François Michaut t'a annoncé la libération de Strasbourg par le Général Leclerc le 23 novembre. Souvent c'était « radio bobards » mais là, c'était vrai.

Tu ne manques pas non plus de saluer le Docteur Escudié qui, sans moyens, a réussi quand même à sauver ton pied droit....et tu allais en avoir besoin de ce pied à partir du 11 avril 1945.

Ce jour là, comme nous tous, tu as été balancé sur la route pour notre « longue marche. » Fort heureusement pour toi, dès le 13 tu as trouvé une ouverture pour échapper à ce nouveau calvaire. Il t'a fallu come à tous ceux qui ont réussi cette opération, un sacré culot et un grand courage. Tu racontes tout ça, toujours avec une pointe d'humour.

Voulant absolument quitter la colonne, tu t'étais caché dans le foin de la grange de Daléna, où nous étions parqués. Tu as entendu alors « le Furieux » t'appeler. Dilemme : je sors ou je ne sors pas ? Tu es sorti voulant éviter toute recherche. « *Je voulais te donner des pommes de terre, mais comme tu n'es pas venu tout de suite je les ai données aux chiens* » t'annonce-t-il.

Alors, tu es rentré dans la cage aux chiens, tu leur a parlé en allemand et tu as récupéré tes patates et les a englouties.

En regagnant la grange, tu as croisé Jean Augré. C'est lui qui t'a conseillé de te planquer car, compte tenu de ton état, tu risquais d'être abattu. Ce que tu as fait...et tu as réussi. Tu n'étais pas le seul à t'être planqué. Malheureusement certains imprudents se sont révélés trop tôt. Dénoncés, par le fermier probablement, ils ont été fusillés sur place.

Toi, tu étais libre ainsi que Cadiou, Edouard Michaut et Henri Trémeau. Vous vous êtes retrouvés dans la joie. Trémeau, avait kidnappé un petit porcelet et l'avait étranglé. C'est tout cru que vous l'avez dégusté. « *Même jeune, cette viande est très dure à mâcher* » précises-tu. Quel festin !

Puis, ce fut ta rencontre avec des prisonniers de guerre qui te donnèrent à manger, ton retour vers les lignes américaines et intervint cette anecdote que tu racontes toujours avec humour.

Dans un cantonnement désaffecté, tu trouves un paquet de farine. Tu t'empreses d'allumer un feu, de le mettre dans une vieille boîte et de t'en faire une bouillie afin de caler ton estomac qui criait famine. C'est lorsque que tu as eu tout englouti que tu t'es rendu compte que la farine était...de la colle. Pris de panique tu as réussi à trouver un hôpital de campagne américain et là, tu as subi le plus beau lavement d'estomac de ta vie. « *Jusqu'à ce que l'eau soit claire* » clamait le toubib.

Voilà ami Jean-Pierre. Ce que je viens de raconter dans cette lettre n'a rien de l'éloge funèbre que j'aurais dû lire au pied de ton cercueil devant une foule recueillie et attristée.

Je n'y suis pas. Ma compagne est cette simple feuille de papier blanc sur laquelle je me suis épanché. Dans le fond tu avais raison. Pourquoi ne parler que des horreurs, alors que les petits plaisirs que nous avons eus à nous moquer de nos bourreaux nous ont permis, un peu, à survivre.

J'ai laissé aller mon cœur pour rendre hommage, à ma façon, à l'ami que tu étais. J'ai voulu faire ressortir ta personnalité qui était grande et forte. Y suis- parvenu ?

93 ans, c'est bien jeune pour mourir. Tant pis si ceux qui ne connaissent rien à l'amitié se moquent.

Adieu Jean-Pierre et comme j'ai dit à Max...eh oui...à bientôt.

Pierre BUR